

Philippe Gervais-Lambony, Claire Bénit, Philippe Guillaume et Myriam Houssay-Holzschuch, Olivier Milhaud, Cécile Alary  
22 février 2000

## **Les villes après l'apartheid en Afrique du Sud**

Les Cafés géographiques, ce mardi 22 février 2000, s'intéressaient aux villes sud-africaines post-apartheid. C'est dans un Ecrivoire (3, place de la Sorbonne) bondé que Philippe Gervais-Lambony (université de Paris-10), Philippe Guillaume (université de Reims), Claire Benit (université de Paris-10) et Myriam Houssay-Holzschuch (université de Paris-4, ENS Lettres et Sciences Humaines), nos invités, nous ont fait partager leur passion pour les villes sud-africaines du Cap et de Johannesburg.

### **L'espace sud-africain est marqué -à différentes échelles- par les fractures qu'ont imposées la ségrégation raciale et l'apartheid.**

Les inégalités sociales extrêmes et les spécificités paysagères qui en découlent ne sont peut-être nulle part plus visibles que dans les grandes villes où elles se côtoient en permanence. De plus, du temps de l'apartheid, la ville était vue par le gouvernement comme un espace réservé aux Blancs : les Noirs en étaient exclus et ceux dont le travail était nécessaire au bien être de la classe dominante y étaient à peine tolérés, forcés d'habiter en marge de la ville blanche dans les townships.

La découverte de l'Afrique du Sud par la géographie française date de 1994. Cette géographie est très connue par les anglo-saxons, mais peu par les Français. Philippe Gervais-Lambony est l'un des premiers géographes à avoir travaillé sur ce pays. Au cours de ce café, il s'agit de transmettre une expérience de l'Afrique du Sud. En effet, il existe de très fortes images, des idées reçues sur le pays : violence, ségrégation, déségrégation sociale et spatiale, mais aussi des lieux très spécifiques du fait de l'apartheid qui ont une forte résonance (Soweto...). Philippe Gervais-Lambony prévient : il doit faire part d'un problème personnel : il aime passionnément Johannesburg, la plus sud-africaine des villes, qualifiée par certains de ville pauvre et laide. On en reçoit des images très négatives. Les étudiants de maîtrise sont même effrayés à l'idée de travailler sur l'Afrique du Sud : ce sont des villes où l'on va se faire tuer, des villes tristes. Mais le géographe adore Johannesburg, c'est une "histoire d'amour" entre lui et l'Afrique du Sud.

### **Spécificités, ségrégation, déségrégation**

Une première idée préconçue consiste à penser que ces villes sont spécifiques parce que ce sont des villes de l'apartheid (1948 - 1994). Le modèle de la ville de l'apartheid serait unique. La ville post-apartheid relèverait d'un autre modèle. Sous l'apartheid, la séparation des populations selon leur appartenance raciale se traduisait dans l'espace urbain :

- Villes blanches : aérées, peu denses, riches, avec des espaces verts.
- Villes noires, avec les townships (lieu d'exploitation de la main-d'œuvre) : densité extrême, pauvreté, compacité du bâti.

Les sud-africains tiennent à l'existence de ce modèle unique qui risque cependant de masquer la diversité des villes du pays. En effet la succession des politiques de l'apartheid ne permet

pas d'aboutir à une modélisation. Les images les plus classiques sont celles des villes ségréguées = villes blanches/noires. Plus récemment : les villes de bidonvilles et les concentrations urbaines dans les bantoustans. L'apartheid n'est en fait pas un bloc. La période post-apartheid a entraîné une diversification encore plus forte des villes : certaines sont en pleine expansion comme les villes littorales du Cap ou de Durban, d'autres déclinent comme les villes de l'intérieur fondées sur l'industrie et l'exploitation minière. + L'intervention de Claire Benit insiste sur un deuxième mythe qui serait de croire à un mouvement de déségrégation après la chute de l'apartheid. En fait, on espérait de la fin de ce régime, une hausse des mobilités des habitants dans les villes : mobilité des zones rurales vers les villes, mobilité de chaque groupe dans la ville. Mais l'analyse de la banque mondiale sur la hausse des mobilités (doctrine libérale de la liberté de mouvement) relève du mythe.

Myriam Houssay-Holzschuch a travaillé sur le Cap et ses quartiers noirs selon elle, les mobilités n'existent pas, le marché ne suscite pas une déségrégation, et il est faux de croire qu'à une ségrégation raciale succéderait une simple ségrégation sociale. La réalité est plus complexe : la ségrégation sociale existe et recoupe des critères raciaux. La population pauvre, noire ou métisse, n'a pas les moyens de la mobilité. La ségrégation sociale et raciale restent et se renforcent toutes deux. C'est surtout vrai pour les classes défavorisées mais aussi pour les classes très favorisées (quartiers riches qui sont les anciens quartiers blancs). Cependant, il faut noter une exception, au Cap, dans le quartier de Woodstock, quartier péri-central, ancien, racialement mixte avant l'apartheid et socialement différencié (nord pauvre/sud riche). Après l'apartheid, le sud était séparé en zone blanche/zone métisse. Le nord était déclaré métisse. Il y a eu une résistance à l'apartheid et la mixité raciale a duré jusqu'aux années 1990. Aujourd'hui, les quartiers riches sont mixtes racialement, la partie nord qui était mixte pendant l'apartheid, est aujourd'hui racialement ségréguée. Il s'agit d'une ségrégation sociale et raciale. La situation est effectivement très complexe dans ces quartiers péri-centraux.

Claire Benit intervient alors pour nous parler de la ségrégation sociale croissante et des évolutions observées lorsque les classes moyennes partent. On peut faire référence alors aux ghettos noirs américains des années 1950. On assistait à des mouvements sociaux urbains dans les années 1980. En 1994, il existait une politique urbaine volontariste pour construire des quartiers déségrégés, notamment dans les nombreux terrains vacants à proximité des centres-villes. A Johannesburg, le Nord " blanc " est séparé de Soweto par une bande minière (mine d'or). Les nombreux projet de construction de toutes les zones tampons et de la zone minière ont en fait été abandonnés : ils étaient trop chers et il fallait aussi compter avec l'opposition des populations riches habitant à proximité. De manière générale on utilise donc plutôt les terrains publics en périphérie de la ville pour donner gratuitement des maisons nouvellement construites pour les populations modestes

Philippe Gervais-Lambony ajoute que la ségrégation est aggravée avec la construction de logements sociaux en périphérie. L'objectif des politiques depuis 1994 et le désir de population noire, métisse et blanche ne sont pas la déségrégation. Cependant dans les écoles il y a quelques évolutions.

Ces premières interventions suscitent de nombreuses questions. Gilles Fumey s'interroge sur un modèle de la ville sud-africaine qui s'appliquerait également aux autres villes africaines (modèle colonial). Pierre Bloc-Durrafour demande si la bourgeoisie noire accepte de rester avec les noirs pauvres. La question du nombre de blancs en Afrique du Sud est posée, et de savoir s'ils vont rester ou non.

Philippe Gervais-Lambony explique qu'en fait, le mélange n'est pas une priorité pour le pouvoir. Il y a d'autres urgences comme les logements à construire, la réduction des inégalités. La population blanche représente actuellement 4 millions de personnes en Afrique du sud. Les Afrikaners sont très attachés au pays, mais si les départs persistent pour les communautés anglophones ou pour la communauté juive, cela dépend avant tout des lieux et des opportunités économiques de chaque population.

Claire Benit donne l'exemple d'un programme d'urbanisation de cinq zones tampons à Johannesburg. Un seul de ces cinq programmes a marché : le township d'Alexandra dans la partie la plus riche de Johannesburg car une alliance entre les petits propriétaires noirs et les propriétaires blancs a été opérée. Mais globalement il y a toujours un abandon de ces projets car les oppositions locales sont fortes.

Philippe Gervais-Lambony souligne que les noirs riches ont le désir de quitter les townships : ils vont parfois dans les quartiers blancs, mais il n'y a pas de mélange réel (aucune relation : société communautaire). Jusqu'en 1948, les villes sud-africaines sont des villes coloniales certes, mais des villes importantes, qui sont industrielles et minières. Avec l'apartheid, il y a un retrait de la nationalité aux populations noires des bantoustans : c'est le cœur spécifique du système d'apartheid.

Pour Claire Benit, les villes minières connaissent une urbanisation qui est fortement lié à système économique. Les logements construits par les pouvoirs publics ont une forte parenté avec les villes minières coloniales. On notera que les couples mixtes sont très très peu nombreux.

La nouvelle Afrique du sud se considère-t-elle comme un pays africain ? Philippe Gervais-Lambony pense que c'est un fait avéré, surtout depuis les dernières élections du président. Le thème de l'Africanisme s'est clarifiée. La politique d'ouverture à l'Océan Indien et à l'Union Européenne montre une Afrique du sud qui souhaite s'affirmer clairement comme un pays d'Afrique australe.

En ce qui concerne les politiques urbaines, Myriam Houssay-Holschuch explique que ce sont d'abord les pouvoirs locaux, municipaux, dont les compétences sont en cours de définition qui s'en occupent. La redistribution des richesses par le conseil métropolitain de Johannesburg n'a pas été bien menée. La politique du logement est financée par l'Etat : dons gratuits de maisons, découpages de parcelles à lotir. Le rôle de la banque mondiale passe d'un programme redistributeur à un programme plus libéral.

## **La violence**

Philippe Guillaume a écrit une thèse sur le problème de la violence à Johannesburg. La question est de connaître la part des fantasmes sur la violence. On parle souvent de cambriolages, de vols, de viols, d'attaques à main armée ... C'est en partie vrai. Mais pourquoi alors cette violence ? Tous les jours, le Star, journal de Johannesburg, propose une rubrique des faits divers en précisant les quartiers où ont lieu les crimes et délits. Il publie tous les mois les cartes des avenues les plus dangereuses. Ces cartes sont dans la tête de tous : carte des banques qui se font régulièrement braquer, des commissariats dangereux. Tous les habitants de Johannesburg ont leur carte mentale : où aller ? Où ne pas aller ?

De manière générale ce sont des images très personnalisées qui nourrissent et amplifient cette vision de la violence. Un blanc riche du nord de Johannesburg ne connaît que le nord. Il n'a rien à faire en centre ville : son travail et ses pratiques ont lieu dans les banlieues résidentielles du nord.

Soweto est le South West Township. En d'autres termes, ça n'a pas de " nom " : c'est un non-lieu, un espace pour les exclus de la ville donc du pouvoir et de la société. Le centre ville est dangereux certes mais Soweto l'est encore plus et les blancs n'en ont aucune pratique, donc pas conscience. Les gens qui ont dessiné les townships avaient tous de belles idées. Mais en fait, il y a des miradors, etc. : c'est un espace de relégation.

La première grande victoire de la société sud-africaine est l'idée que la population du township doit se réapproprier son territoire. Tous les mouvements de libération sont nés dans les townships. Soweto est devenu un symbole de l'identité sud-africaine jusque dans les sitcoms ! Les townships évoluent et donnent un nouveau cadre de référence à des sociétés urbaines sud-africaines. Les médias français ne sont du reste pas les plus neutres. Il faut dire que les différentes ethnies africaines ont été divisées par le pouvoir.

La violence est par ailleurs plus domestique que criminelle. La violence est souvent pratiquée au sein de la famille. Philippe Gervais-Lambony précise que la violence est au cœur de la vie de tous les jours à Johannesburg. Pourtant, on en parle peu : c'est difficile d'exporter ces images de la ville sud-africaine, les violences politiques, criminelles, domestiques, sont exceptionnelles. La crainte du viol est la première préoccupation des femmes sud-africaines.

On peut se demander qui souffre le plus de cette violence. Ce ne sont pas les populations blanches, mais les populations noires dans leurs propres quartiers. La violence n'est pas récente : il suffit de voir les textes des années 1920 - 1930. Cependant cette violence a quitté récemment les quartiers noirs : les quartiers blancs sont touchés, si bien que certains quittent le pays. La violence est donc un phénomène ancien, mais qui est sorti de la ville noire. La police avait plus une fonction politique de contrôle de la population noire, que de lutte contre la criminalité.

Comment intégrer cette problématique de la violence dans les recherches en géographie urbaine ? Myriam Houssay-Holschuch indique qu'il y a un malaise des chercheurs à parler de la violence à cause du discours raciste caché. Par exemple, l'identification des criminels est nette : ce sont souvent des noirs. Dire "il y a beaucoup de criminels, c'est terrible !", revient à dire "il y a beaucoup de noirs, c'est terrible". Un journaliste, ayant été en Afrique du sud, intervient : la violence intéresse les rédactions parisiennes ! C'est un miroir déformant dans la presse française. Une intervenante ayant vécu en 1968 en Afrique du sud témoigne d'un journal d'un hôpital décrivant des choses très choquantes. Mais il beaucoup d'exagération. L'Afrique du sud est un réservoir de faits divers violents qui plaisent aux rédactions européennes. Philippe Gervais-Lambony souligne qu'on vit quand même très bien à Johannesburg.

En dehors des villes, il y a quelques chercheurs sur les zones rurales sud-africaines. Les agronomes n'ont pas trouvé sur place des agriculteurs africains, mais des gens vivant de retraites ou de revenus venant de la ville. Les espaces ruraux ont des structures sociales traditionnelles.

Quels sont les impacts spatiaux de transition démocratique pour les bantoustans ? Pour Pierre Stragiotti, les Blancs parlent beaucoup de l'espace rural pour l'Afrique du Sud. Philippe Guillaume indique que cela correspond aux pensées du " colon " sud-africain venant conquérir un espace vierge. Il y a une sacralisation des espaces naturels. Par contre, la littérature noire aborde avant tout la condition de vie des mines, des townships. La population blanche est davantage capable de se mobiliser pour la défense du patrimoine naturel que pour améliorer la condition de vie dans les townships. Dans les années 1940-1970, la littérature engagée décrivait le monde urbain. Aujourd'hui, la littérature retrace des parcours de vie et décrit les aspects positifs des townships Cette littérature n'a pu émerger qu'avec la fin de l'apartheid, comme en témoigne le livre *Triumph* portant sur des blancs afrikaners pauvres de Johannesburg. Les bantoustans n'existent plus depuis 1994, mais le peu d'évolution réelle reste un grand problème pour l'avenir. On se demande comment y mettre en place un gouvernement démocratique tout en incluant les chefs traditionnels.

A propos des mouvements afrikaners extrémistes, il n'est pas si vrai que la crispation identitaire se trouve dans les quartiers afrikaners très pauvres : ces quartiers sont proches de la ville parce que leur population est blanche, cependant, lorsqu'un locataire meurt, il est remplacé par un noir, ou un métisse. C'est peut-être par là que passe la refondation d'une société sud-africaine multiraciale.

Myriam Houssay-Holzschuch se pose la question de la représentativité de Johannesburg pour les villes sud-africaines en comparant la ville du Cap, fondée en 1652 et Johannesburg, ville plus récente. Les plans de ville sont très différents ainsi que leur population : une population noire en majorité à Johannesburg, métisse en majorité au Cap. Johannesburg est une ville minière, ville où la population noire est la plus mélangée. Au Cap, la population est à 90% d'une même origine. Cela pose des problèmes identitaires différents : dans la ville ancienne, où la majorité est métisse, la hiérarchie raciale est plus nette. Le Cap est un exemple extrême de l'exclusion : les Noirs sont exclus de la ville jusque dans les années 1980. Le contrôle des migrations intérieures était très fort.

Philippe Gervais-Lambony clôt ce passionnant café par une citation de Jacques Weulersse, tirée de son livre *Noirs et Blancs* (1931) :

" Johannesburg est la vraie capitale de l'Union, celle où l'on sent le mieux vivre son âme, celle qui incarne le mieux son idéal. Cape Town, allongée autour de sa vaste baie, étendue au pied des escarpements de la Montagne de la Table, sourit trop mollement, sous un ciel trop doux. Durban est trop britannique et trop joyeuse, et trop orientale aussi, avec sa population d'Hindous et son port tourné vers la mystérieuse Asie ; Pretoria est trop officielle, administrative et somnolente, et Bloemfontein trop chauvinement " Vieux Boer " et trop fermière ".

Compte-rendu : Cécile Alary et Olivier Milhaud